

aucun écrit des dirigeants de la révolution cubaine qui essaye d'expliquer les raisons du choix effectué. Le troisième aspect du spontanéisme sur lequel nous voulons insister concerne le développement même de la révolution cubaine : La lutte de guérilla avait été menée sous des mots d'ordre démocratiques radicaux ; le passage de cet humanisme petit-bourgeois au socialisme s'est effectué seulement après la victoire, lorsque cette idéologie humaniste s'est trouvée en contradictions avec les intérêts impérialistes. La dictature du prolétariat a donc été le résultat d'un développement objectif des contradictions qui n'avaient pas été prévu ni préparé par les directions révolutionnaires.

## LES CONDITIONS DE LA REVOLUTION EN AMERIQUE LATINE

Quel est donc l'apport de l'expérience cubaine pour la théorie de la révolution en Amérique latine ? Il faut commencer par un certain nombre de généralités qui pour être des généralités n'en sont pas moins vraies pour l'Amérique latine comme on veut souvent l'escamoter. Le caractère de la révolution latino-américaine, comme celui de toute révolution est donné par les forces sociales qui sont à l'avant-garde de la lutte et par la politique du parti res sociales qui sont à l'avant-garde de la lutte et par la politique du parti qui dirige cette lutte. De toute façon, une révolution ne peut être qualifiée de prolétarienne si la classe ouvrière ne devient pas la classe dominante. Evidemment si la classe ouvrière ne devient pas la classe dominante. Evidemment, le degré d'industrialisation du pays détermine la nécessité plus ou moins grande d'une alliance ouvriers-paysans en vue de la prise révolutionnaire du pouvoir. Dans la Russie, de 1917., les 80 % de la population vivaient à la campagne et cela n'a pas diminué le caractère prolétarien de la révolution. En Chine, le prolétariat ne comptait que 1 % de la population et le déroulement de la lutte a démontré qu'il n'était pas en condition de la diriger physiquement ; il l'a fait idéologiquement, par l'intermédiaire du Parti Communiste, ce qui a assuré les objectifs socialistes. Le retard économique n'a pas été sans avoir des conséquences politiques et idéologiques après la prise du pouvoir. Mais de toute façon, la révolution chinoise a été essentiellement une révolution paysanne. En Amérique latine pourtant, il y a toute une gamme de pays dont le degré de développement capitaliste est assez inégale : en passant par des situations presque coloniales comme en Amérique centrale, avec des économies agraires (monocultures) orientées vers l'exportation, jusqu'à des pays comme l'Argentine, l'Uruguay, le Brésil, le Mexique et le Chili où nous sommes en présence d'une classe ouvrière assez nombreuse et dont le poids social et politique est absolument décisif pour la révolution. Le salariat agricole, lui aussi, se développe de plus en plus, ce qui doit être bien évalué lorsqu'on envisage les formes de lutte à la campagne et les couches rurales les plus susceptibles de faire l'alliance avec le prolétariat. De toute façon, la grande leçon à tirer sur ce point de l'expérience cubaine est la suivante : la guérilla ne remplace pas la lutte ouvrière et l'insurrection ouvrière ; au contraire, elle constitue un des facteurs qui rendent possible cette insurrection.

Nous savons aussi que la prise révolutionnaire du pouvoir présuppose l'existence d'une **situation révolutionnaire** objective, c'est-à-dire, une crise économique, sociale et politique de l'ancien pouvoir. Cela n'est pas moins vrai pour l'Amérique latine, ce que l'exemple cubain nous a d'ailleurs très bien montré. Pouvons-nous dire, par contre, que les « conditions objectives » pour la révolution existent déjà et à tout moment en Amérique latine ? Pouvons-nous dire qu'il manque seulement une avant-garde courageuse et disposée à lutter ? Nous répondrons évidemment par la négative. En effet, lorsqu'on parle de ces « conditions objectives », on veut se référer à la « crise de structure » du